



THÉÂTRE

2h15 Dès 14 ans

SALLE DES FÊTES

L'ANNEXE
Baptiste Amann

TEXTE Baptiste Amann (paru aux éditions Tapuscrit/Théâtre Ouvert) MISE EN SCÈNE Baptiste Amann COLLABORATRICE ARTISTIQUE Amélie Enon
INTERPRÉTATION Olivier Brunhes, Alexandra Castellon, Julien Geffroy, Suzanne Jeanjean, Lisa Kramarz, Caroline Menon-Bertheux, Rémi Mesnard, Yohann Pisiou, Samuel Réhault, Marion Verstraeten COSTUMES Suzanne Aubert CRÉATION LUMIÈRE / SCÉNOGRAPHIE Florent Jacob CRÉATION SONORE Léon Blomme PLATEAU ET RÉGIE SCÈNE Philippe Couturier CONSTRUCTION DÉCOR Ateliers de La Comédie de Saint-Etienne - CDN CRÉATION DU HIBOU Estelle Couturier-Chatellain PLATEAU ET RÉGIE SCÈNE Philippe Couturier RÉGIE GÉNÉRALE François Duguest DIRECTION DE PRODUCTION Morgan Hélou
ADMINISTRATION Elisa Miffurc

« L'ailleurs est peut-être aujourd'hui moins l'espace de la conquête que celui du retour. Pour l'esprit aventurier contemporain, il convient finalement de trouver sa place, mais autrement.

Salle des fêtes propose ainsi une réflexion sur l'utopie comme cet autrement, mais aussi sur la dualité entre le fait d'agir et celui d'espérer. Quand il n'y a plus de « bonnes solutions », l'espoir est-il pour autant à proscrire ? »

— Baptiste Amann

Après sa trilogie *Des Territoires*, présentée et publiée par Théâtre Ouvert, l'auteur se penche sur les bouleversements du monde rural où se croisent néo-ruraux, écologistes, agriculteurs et élus. Un microcosme explosif. Baptiste Amann, qui a l'art de tisser des fresques à la fois intimes et politiques, signe avec *Salle des fêtes* une création aux couleurs vives de notre époque. Dans un puissant geste théâtral, il nous parle de bien commun, de précarité, d'écologie et plus que tout d'utopie.

PROPOS

Pour épargner à son frère, atteint de troubles psychiatriques, une énième hospitalisation, Marion et sa compagne Suzanne décident de l'associer à leur nouveau projet de vie : racheter le site d'une ancienne usine dans un petit village à la campagne pour le rénover et y habiter. En s'installant, le trio devient également le propriétaire des trois écluses rattachées au domaine dont il doit désormais assumer la gestion. La région faisant face à une crue sans précédent, cette acquisition va rapidement devenir le centre d'enjeux politiques auxquels ils ne s'étaient pas préparés. Et bientôt leur projet de vie animé par un désir de décroissance, d'ambitions éco-responsables et d'habitat partagé va se heurter à une réalité de terrain qui va les pousser dans des retranchements personnels insoupçonnés.

La pièce se situe dans la salle des fêtes du village en question. Elle est structurée en quatre parties : les quatre saisons de la première année d'emménagement du trio. Chaque partie met en scène un événement iconique d'une salle des fêtes de village. Automne : Réunion du conseil consultatif. Hiver : Vœux du maire. Printemps : Loto annuel. Été : Bal du 14 Juillet.

Salle des fêtes essaie de rendre compte de la complexité des rapports entre le bien commun et la propriété privée ; les ambitions écologiques et la précarité sociale ; le patrimoine et la nature... mais proposera également une réflexion profonde sur l'espoir et l'utopie.



NOTE D'INTENTION

« Je n'ai pas ici la prétention de dresser un quelconque portrait de la ruralité, ni même d'analyser ce nouvel exode post-covid vers les campagnes que nous connaissons aujourd'hui. Je laisse cela aux sociologues bien plus compétents en la matière.

Si je plonge mon récit au cœur d'une salle des fêtes de village, c'est que je poursuis depuis la trilogie *Des territoires* – autour d'un pavillon de banlieue – une exploration des lieux sans prestige apparent, dont le patrimoine est contenu dans la façon d'être « habité ». Je trouve cette notion d'habitation éminemment théâtrale. Elle contient la mémoire de l'enfance, le souvenir des étapes importantes de la vie, la construction d'une relation aux autres et à soi.

Et surtout elle permet d'observer ce point de collision qu'il existe entre l'humanité telle qu'elle se rêve, pleine de valeurs et d'idées, et l'humanité telle qu'elle s'incarne, plus immature et faillible.

Dans le spectacle, il est question d'utopie et de désillusion, d'engagement et de séparation, d'élan et de déclin (finalement de nos manières à chacune et chacun d'habiter la vie), dans le but de réhabiliter l'échec comme expérience structurante, de contempler les réussites secrètes qui se nouent sous nos effondrements.

Ainsi je l'espère nous assisterons à l'érosion du sujet, qui finalement n'est pas central, pour faire apparaître cette communauté d'habitants n'obéissant plus qu'au fil narratif des saisons qui passent, des arrivées et des départs, des rituels pour conjurer l'ennui, ayant l'air de vivre les choses depuis toujours et pour la première fois. Non plus la communauté d'un village, mais la communauté d'un roman.

L'ESPACE

Ce qui me touche beaucoup dans une salle des fêtes, c'est que ce soit un espace protéiforme dont la fonctionnalité n'est pas définie par la structure mais par la façon dont on l'occupe. Tour à tour salle de mariage ou de réunion, piste de danse ou bureau de vote, il y a pour chacun des « occupants » de quoi y inscrire un moment clef de son existence, en dépit de l'apparente absence de charme du lieu.

Par cet attachement je souhaite continuer à dérouler un fil de pensée qui m'est cher et qui consiste à croire qu'un patrimoine existe moins par la noblesse du bâti, que dans notre façon de l'habiter. La scénographie représentera le décor d'une salle des fêtes au kitsch raisonnable. Il y aura un vieux parquet au sol, des pendillons jaune moutarde, une buvette, l'écusson du village et au fond une scène surélevée. C'est une disposition qui permettra de présenter l'idée d'un théâtre dans le théâtre.

Comme il s'agira d'un huis-clos il faudra inventer des espaces pour attribuer des statuts différents au langage et contrer le naturalisme du décor. Car dans les pièces que j'écris habituellement, la parole navigue entre dialogues prosaïques et échappées lyriques, morceaux romanesques et situations de ludisme pur.

C'est pourquoi je jouerai de cet espace gigogne pour créer différents plans pour la fiction.

Avec *L'Annexe* nous envisageons l'espace théâtral comme celui de la reconstitution. Comme dans les reconstitutions de scène de crime (où un juge d'instruction convoque l'assassin sur le lieu du meurtre, où des acteurs prennent la place des victimes) le théâtre est pour nous l'occasion de réactiver un souvenir, bon ou mauvais, pour le dénouer.

Ici la pièce commencera par un prologue où Suzanne et Marion présenteront leur projet de vie, décriront les usines, le village, en s'adressant directement au public pour ensuite rentrer dans la fiction. Et dans la dernière partie, sur la scène du fond, apparaîtra une forêt où se jouera tout le dernier acte.

Ce sera un espace onirique d'esthétique symboliste. Il y aura donc un mouvement narratif qui partira du contact en prise directe avec le spectateur pour aller vers un état fictionnel proche du conte.

FAIRE ET DÉFAIRE

Bien souvent un événement est envisagé comme ce point de rendez-vous où les choses doivent se jouer : un anniversaire, le passage de la nouvelle année, un mariage, une élection... Or, il y a dans la mise et la démise de ces événements autant d'occasion pour déployer une parole souvent plus essentielle car moins soumise à la pression de l'échéance.

Prenons l'exemple d'un repas de famille : la préparation de l'apéritif ou l'exécution de la vaisselle sont des temps souvent plus intimes et presque plus vivants que n'est celui du repas en question.

Les quatre tableaux de la pièce s'enchaînent dans cet acte de faire et de défaire. On est soit avant l'événement, soit après. À l'automne, la réunion du conseil consultatif intervient après la crue. On assistera en hiver à la répétition des vœux du maire et non à son exécution. Ce sera la préparation du loto qui organisera le tableau du printemps et non le loto en lui-même. Et l'été sera présenté sous la forme d'une « fin de soirée » post 14 Juillet.

Salle des fêtes s'appuiera donc sur ces temps « d'avant » ou « d'après » pour renverser le rapport à l'événement et porter attention à ce qui se joue autour, comme si les enjeux de l'histoire trouvaient là un espace plus honnête pour apparaître. Ce choix dramaturgique me paraît important pour évoquer l'utopie comme cet « événement » irreprésentable dont les effets sont seulement perceptibles au moment de sa préparation ou de sa déconstruction.

LE RAPPORT À LA MALADIE

Dans cette réflexion menée par la pièce vis-à-vis de l'utopie, un des aspects qui me tient particulièrement à cœur est le rapport à la maladie psychiatrique.

Le trouble bipolaire (employé désormais pour remplacer le terme « maniaco-dépressif ») remonte à l'antiquité. Il décrit un trouble de l'humeur caractérisé par la succession de phases maniaques et d'épisodes dépressifs.

Sans entrer dans les détails, un de mes proches a subi pendant des années les affres de cette maladie. J'ai donc assisté aux hospitalisations à répétition, à la médication insupportable, à la douleur mentale, aux crises, à tout ce que ces troubles provoquent comme dégâts pour l'entourage. Et l'issue tragique de cette histoire personnelle me constitue désormais.

C'est pourquoi j'ai eu envie de mettre en scène ce sentiment désarmant de ne pas pouvoir aider celui qu'on aime, et pire d'avoir le sentiment d'aggraver son état en voulant à tout prix le « réparer ». L'idée n'est pas d'alimenter une culpabilité morbide, mais, au contraire, de venir vérifier qu'il y a aussi dans cette épreuve de l'incurabilité, un apprentissage nécessaire de l'humilité qui est structurant.

Voir tout s'effondrer c'est aussi voir apparaître un nouvel horizon.

En dépit des thématiques parfois graves de la pièce, je ressens le désir profond de créer un spectacle chaleureux, non pas consolatoire, mais cathartique.

Salle des fêtes contient d'ailleurs cette jolie polysémie (salles des fêtes / salle défaite / sale défaite) comme une invitation à célébrer l'échec.

— Baptiste Amann

EXTRAIT

« MARION – Alors c’est étonnant depuis quelques années... chaque fois que j’entends le nom d’une saison j’ai du Vivaldi dans la tête. En fait c’est pire : j’ai la pub pour l’Opel Astra qui défile mentalement.

J’ai un peu honte je dois dire.

En matière de synesthésie c’est assez pauvre. J’aurais aimé être plus surprenante.

C’est tout de même un sujet ça !

Ce fantasme à côté duquel on marche, et dont on s’éloigne à mesure qu’on grandit.

Adolescente je voulais être Arthur Rimbaud sinon rien ; Rimbaud voyait des couleurs dans les lettres de l’alphabet. Moi, quand j’écoute Vivaldi, je vois juste une bagnole. »

